

## Les mondes parallèles de Christine De Luca

Camille Manfredi.

Maître de conférences

*Université de Bretagne Occidentale*

60°N, le beau voyage. Certains viendront à Ouessant de plus loin que d'autres. Le doigt sur la carte glisse toujours plus haut. A quelque cent milles nautiques des côtes écossaises (ce qui équivaudrait à quatorze heures de ferry dans les chahuts de la Mer du Nord – le voyage cartographique présente quelques avantages), il s'arrête sur le dessin déchiqueté de l'archipel des Shetland. D'abord Fair Isle, la Belle Île de ce lointain septentrion, puis le cap de Sumburgh, à la pointe de l'épée qu'esquisse le Mainland, l'île principale. Tout à l'ouest de ce qui en serait la garde, le petit port de Walls, niché entre les falaises et l'espace ouvert de la Mer de Norvège. Reste à espérer que le cartographe n'a pas dû remorquer ce fragment d'Ecosse dans un coin de la carte et enfermer l'archipel sauvage dans un cadre trop étroit pour lui : les îles, on le sait, vivent mal la captivité. Conquises par les Vikings au IXe siècle et restituées à la couronne d'Ecosse en 1472 pour compenser le retard de paiement de la dot de Marguerite de Danemark, les îles Shetland ont néanmoins su transformer en atout leur qualité de monnaie d'échange. Du patrimoine scandinave et de cette scotticité retrouvée il reste une culture hybride, la jouissance de se savoir différent, le respect de l'autre et un bel accent. Une poésie, aussi. Et qui, mieux que Christine, pour nous la faire connaître ?

Bien sûr, je pourrais vous dresser la longue liste des prix littéraires qui ont récompensé chacun des recueils de Christine De Luca, énumérer ses interventions auprès d'illustres poètes écossais, mentionner le fait que ses poèmes soient traduits en presque autant de langues qu'en contient la tour de Babel européenne (suédois, norvégien, danois, finnois, estonien, lettonien, polonais, allemand, français, italien, gallois...), mais cela s'avèrerait sans doute superflu. Christine, si elle s'en étonne, s'attarde rarement sur ses succès individuels, préférant évoquer avec un enthousiasme malicieux l'association à but non lucratif *Hansel Cooperative Press* ([www.hanselcooperativepress.co.uk](http://www.hanselcooperativepress.co.uk)) au sein de laquelle elle joue une part active. Christine et ses amis ont relevé un bien beau défi : faire redécouvrir aux plus jeunes les beautés et l'expressivité du dialecte shetlandais, à travers des audiolivres et des recueils de poèmes superbement illustrés. Cette initiative, qui parlera à ceux qui ont à cœur de transmettre l'amour de la langue en même temps que celui du patrimoine, nous en dit tout autant sur l'auteur que sur ses poèmes. Ceux-là naviguent harmonieusement d'une langue à une autre, de l'anglais au scots, puis du vieux norrois à l'anglais, au point de rencontre des langues et des sensibilités comme à celui de l'écrit et de l'oralité. Les recueils – *Voës & Sounds* (1994), *Wast Wi Da Valkyries* (1997), *Plain Song* (2002) et *Parallel Worlds* (2005) – sont accompagnés de CDs et s'écoutent autant qu'ils se lisent ; aussi ciselés que le sont les côtes de l'archipel, les textes s'unissent au bruit des vagues et à la voix de Christine, superbe lectrice de ses propres mots.

Certes certains de ces poèmes, du moins dans leur langue originale, resteront aux plus anglophones d'entre nous quelque peu hermétiques, et ce malgré la qualité

onomatopéique du dialecte, mais qu'importe. Il faut tenter l'expérience et plonger dans ce verbe brut qui est la parole d'une île à l'état sauvage, pour découvrir dans la douceur de l'accent insulaire, dans le rythme de scansion, plus lent que dans le reste de l'Ecosse, une invitation au voyage qui se moque bien des barrières linguistiques. Lire et écouter Christine De Luca, c'est faire l'expérience de cette rencontre, entrer dans le monde parallèle, non, *les* mondes parallèles de la poétesse, poser le pied sur cet archipel poétique du Milieu où se croisent et s'entrecroisent les identités multiples et complémentaires d'une Ecosse qui nous appelle. Mais cette fois, c'est elle qui viendra à nous.

En fervente animatrice d'une littérature voulue sans frontières, c'est-à-dire nécessairement multilingue, Christine De Luca nous présentera en août et à l'occasion du Festival du Livre Insulaire de Ouessant une nouvelle traduction de ses poèmes ; des poèmes qui, en somme, entameront alors un nouveau voyage. C'est une poésie contre la dérive des plaques, une poésie titre de transport qui nous enlève, nous ravit, jusqu'en des lieux aussi inattendus que la Turquie, le Japon, l'Italie, la Colombie Britannique ou la Finlande, comme autant de diagonales tracées sur la carte à partir du fragment insulaire vers lequel elle revient toujours, fidèlement. Il y a pour Christine plus d'une façon de penser, plus d'une façon de voir et de parler. Le poème « Semblables mais différents » (« *Sam but different* ») de *Mondes Parallèles* est en cela une déclaration d'intention : nous donner, à nous lecteurs, le moyen de nous régaler à d'autres tables et d'autres festins, d'aller vers l'autre entre les mots et de réduire les fractures qui nous séparent. Le poème est écrit en dialecte : l'anglais n'est pas toujours un moyen d'expression universel. Christine De Luca lui préfère ici le langage vif du ressenti qui est aussi celui de la rencontre, dans un beau plaidoyer pour les langues dites minoritaires.

De cette langue dialectale – une « langue mère » plus encore que maternelle – à laquelle elle veut rendre hommage et qui lui a donné la parole, Christine nous dit tout lui devoir : son goût de la poésie et de l'oralité, comme celui des défis d'ubiquité. Ce qui est intériorisé dans ses poèmes, ce n'est pas une déchirure, mais une certaine forme de réconciliation et de réciprocité. La gémellité des poèmes « Seul un océan nous sépare » intitulés à l'identique, l'effet d'écho visuel entre les deux calligrammes figurant les sinuosités des chemins conduisant ici à un loch écossais, là à une plage turque, les exemples sont nombreux qui font de l'œuvre de Christine De Luca une découverte, en même temps que son invention, d'un possible espace d'accueil entre l'ici et l'ailleurs, l'éternel et l'éphémère. Le poème « Mondes parallèles » du recueil éponyme consacre cette rencontre : au cœur des Rocheuses et devant l'immensité de la nature, le sublime naît encore du plus infime détail.

J'étanche ma soif et te passe la coupe  
d'une beauté muette : un ruban de montagnes,  
reflet en cercle sur un lac en fusion.

Tu me tends la cause de ton émerveillement : une pierre mouillée –  
surface habitée ; un papillon à demi noyé  
s'accroche au radeau de ton doigt.

Entre la contemplation et l'expérience directe, l'exploration du familier et celle du paysage autre, un entre-deux se creuse, un passage s'ouvre. La poésie de Christine De Luca est certes versatile, elle ne s'égare jamais : dans chaque haïku, chaque calligramme, le lecteur est accueilli par la même humilité, la même économie de

langage et la même douceur que dans les poèmes les plus narratifs. Le lieu poétique premier est toujours là, magnétique : les poèmes de Christine sont des pierres posées sur les expériences pour retenir leur dispersion.

Si les textes les plus récents célèbrent une forme d'équilibre trouvé entre les différentes facettes de l'identité et de la sensibilité de leur auteur, il n'en a néanmoins pas toujours été ainsi. La quête de l'accord parfait engagée dès ses premiers recueils a confronté l'artiste à des conflits internes et aux discordances du monde moderne. Dans *Voës & Sounds* en particulier, les poèmes lancés tels des ponts entre les univers antagonistes habités par Christine De Luca témoignent d'une touchante vulnérabilité. Contrainte comme tant d'autres à quitter son île à l'âge adulte pour rejoindre le Mainland, elle a eu tôt fait de découvrir les lignes de faille qui devaient traverser sa poésie. Le contraste entre deux mondes – celui, édénique, de l'archipel et l'autre, urbain, d'Edimbourg – est une source constante d'inspiration. Dans cette antithèse pastorale d'avant et après la Chute, deux insularités se font face : celle des îles de l'origine et celle de la capitale, cet archipel de solitudes rythmé par le staccato des bruits de la ville, loin du rythme indolent des saisons. Autour de cette confrontation, d'autres opposés s'attirent. Déjà, les poèmes se frayent un chemin entre l'utopie et le réel, la jeunesse éternelle et la menace du temps, entre la langue – forcément dialectale – du cœur et celle – l'anglais – de l'esprit.

Sur le fil tendu d'une émotion à vif mais toujours contrôlée, les mots jouent entre eux avec une grande subtilité pour projeter le lecteur dans un monde bien éloigné du sien. Son regard se porte alors sur les voiles gonflées des drakkars vikings progressant vers l'archipel, la lutte en vol d'une sterne et d'un goéland ou le visage pétrifié d'une statue fixant l'horizon. Les poèmes insulaires de *Voës & Sounds* et *Wast Wi Da Valkyries* sentent bon l'air iodé : rédigés dans cette langue aux sonorités rondes et à la rythmique lancinante, ils sont hypnotiques. Aucun mot n'est de trop, chaque image parvient à convoquer un lieu imprégné de mythologie nordique, battu par les vents et les embruns des mers du Nord. Et si les poèmes en anglais sont souvent plus réflexifs, ils n'en perdent pas en puissance. La vie est partout célébrée, de Walls à Edimbourg, avec tendresse et indulgence. Tout ou presque y trouve sa place, des traditions ancestrales aux technologies les plus modernes, tandis que les poèmes tissent avec les aquarelles qui les accompagnent un dialogue toujours relancé entre deux univers supposés irréconciliables. « La culture n'est pas un organisme, elle n'est pas non plus une totalité : elle est le lieu d'un dialogue, elle est une dialectique, un dialecte. Elle est un entre-deux », nous disait l'éminent critique Cairns Craig. Loin du régionalisme obtus, Christine De Luca instaure cet échange en opérant la réunion du pensé et de l'éprouvé, dans un rêve de réciprocité entre image et texte déployé dans le blanc ménagé entre les mots.

Dans son troisième recueil, *Plain Song*, Christine poursuit sa recherche d'un tout euphonique capable de rendre compte des existences hors du commun des petites gens qui concourent, comme les autres, à l'harmonie universelle. C'est le son de cet ensemble qui nous parvient dans le poème bilingue « En Eden, un ruisseau » ; à la manière d'un Iain Crichton Smith ou d'un George Mackay Brown, Christine nous invite à partager les gestes quotidiens mais non moins poétiques du peuple de l'eau :

En Eden, un ruisseau a surgi  
et une fine rosée  
a béni les premières pousses.  
Autour des fontaines explorées  
les gens se retrouvaient

pour converser.  
Ils plongeaient leurs seaux au fond des puits  
et les relevaient pleins.  
Là où l'eau  
courait en riant sur les pierres  
ils lavaient  
et vidaient leurs poissons.  
Les enfants, dans les flaques,  
jouaient avec l'écume.

Ici, la même eau  
palpite dans des vies  
qu'on ne voit ni ne chante.  
Comme toutes les bonnes choses  
comme le puits, la source  
ne nous manque  
que lorsqu'elle est tarie.

En renonçant à la nostalgie stérile, Christine De Luca souligne dans l'ici et le maintenant la rémanence d'un idéal qui n'est pas, loin s'en faut, inaccessible. Quand elle se penche sur un quotidien souvent jugé trop ordinaire pour les enchantements de la poésie, elle souligne le sacrement de la nature, transpose et – encore – *traduit* le local en universel et le révolu en intemporel. Le rêve est toujours là : son pouls est perceptible. Par delà les continents et les gouffres générationnels (comme en témoigne son recueil généalogique *Drops in Time's Ocean*, paru hélas trop confidentiellement en 2004), quelque chose subsiste qui nous rassemble.

Poésie du temps qui passe mais n'abîme que lorsqu'on le laisse faire, poésie de la transmutation, de l'entrelacs et de la rencontre, l'œuvre de Christine De Luca sait aussi s'engager. Dans son poème « Le Retour au Pays » elle s'insurge contre le projet de reconduite aux frontières de deux familles qui avaient, depuis plusieurs décennies, élu domicile aux îles Shetland. L'affaire avait fait grand bruit. Pourtant au dernier vers, pas d'emphase, mais une main tendue : « let dem ken at we belang dagidder », « dites leur bien que nous sommes semblables. » Peut-être aurons-nous l'occasion de confier à Christine un message identique.

La traduction par Jean-Paul Blot d'un florilège de poèmes tirés des quatre recueils (auxquels s'ajoutent quelques inédits)\* offrira aux amoureux des îles la perspective d'un voyage hors du commun. Shetland, Ouessant : les poèmes de Christine De Luca s'égrènent en guirlande diagonale comme des pierres de gué.

---

\* *Mondes Parallèles* de Christine De Luca, traduction Jean-Paul Blot, aux éditions Fédérop, 2007. Cet article ayant été rédigé avant la parution officielle du recueil, les traductions proposées ci-dessus pourront différer de celles de Jean-Paul Blot et n'engagent que leur auteur.